

# « DIEU SE MOQUE DE SAVOIR SI L'ON CROIT EN LUI »

› Entretien avec **Delphine Horvilleur**  
réalisé par **Valérie Toranian**

Quelle réponse le judaïsme apporte-t-il à la crise du sacré et au repli identitaire dans notre société? Pour Delphine Horvilleur, qui publie avec Rachid Benzine *Mille et une façons d'être juif ou musulman* (1), la vraie fidélité à la tradition est bien souvent une infidélité, selon la formule de Jacques Derrida. Face à la tentation idolâtre et fondamentaliste du Dieu hyperprésent qui a réponse à tout, Delphine Horvilleur, rabbin issu du Mouvement juif libéral, se reconnaît dans une tradition religieuse vivante où chaque génération commente et fertilise le texte. Et où le rite stimule la réflexion.



Revue des Deux Mondes – Le besoin de transcendance se fait de plus en plus sentir dans notre société. Quelle réponse le judaïsme apporte-t-il à cette quête du sacré ?

**Delphine Horvilleur** On ne peut jamais répondre à une question par « le judaïsme dit que... pense que... » Au sein du judaïsme, certains pensent la spiritualité selon un rapport très vertical; pour d'autres, Dieu se manifeste dans le rapport horizontal entre les visages humains, une idée développée par Emmanuel Levinas; dans ce face-à-face avec l'altérité surgit du divin, du transcendant. Rosh Hashanah

et Yom Kippour sont deux fêtes où se joue un rapport au divin totalement vertical avec un Dieu paternel, souverain, qui a tout pouvoir sur ce qui pourrait nous arriver. Cette période, qui ouvre l'année juive, est en fait une exception à la règle. La religiosité juive traditionnelle s'inscrit plutôt dans un rapport d'horizontalité où Dieu est très distant; on considère qu'il n'a pas à intervenir dans le quotidien de notre expression religieuse. Cela paraît surréaliste pour des penseurs chrétiens. Quand je participe à des dialogues interreligieux, je me retrouve souvent devant un public influencé par la théologie chrétienne; les auditeurs ont du mal à percevoir cette spécificité du judaïsme mais des textes le racontent dans le Talmud. Par exemple ce récit: un jour, des rabbins se retrouvèrent à débattre d'un sujet de loi. L'un d'entre eux, un certain Rabbi Eliezer, dit à ses collègues: « Si j'ai raison, l'arbre que vous voyez là sera déraciné et planté plus loin. » À cet instant, l'arbre est décroché et planté cent mètres plus loin. Ses collègues lui lancent: « Et alors? Qu'est-ce que ça prouve? » Premier refus des rabbins de vouloir accorder à cette manifestation surnaturelle une quelconque autorité. Rabbi Eliezer ne se démonte pas: « Si le cours d'eau que vous voyez remonte son cours, c'est que j'aurai raison. » Le cours d'eau remonte son cours, et les rabbins lui répètent: « Et alors? » Rabbi Eliezer ne se démonte pas: « Si j'ai raison, les murs de la maison d'étude vont s'effondrer. » À ce moment-là, les murs se mettent à dégringoler jusqu'à ce que les rabbins disent aux murs: « De quoi je me mêle? »; les murs, dit-on dans le Talmud, sont restés penchés pour n'offenser ni les uns ni les autres. L'histoire continue jusqu'au moment où Rabbi Eliezer déclare: « Si j'ai raison, une voix céleste interviendra »; à ce moment-là, une voix céleste intervient et dit: « Rabbi Eliezer a raison »; Rabbi Yehoshoua, un rabbin célèbre dans le Talmud, se lève et se tourne vers la voix céleste: « La Torah n'est plus au ciel. » Traduction: « Tu nous as donné cette loi, tu nous as donné cette responsabilité, maintenant c'est à nous d'intervenir dans l'histoire. » Ce récit talmudique extrêmement connu fonde ce qu'on pourrait appeler « l'athéisme rabbinique », au sens littéral du terme: Dieu n'est pas là

Delphine Horvilleur est rabbin du Mouvement juif libéral de France. Elle dirige la rédaction de *Tenou'a*. Dernier ouvrage publié, avec Rachid Benzine: *Des mille et une façons d'être juif ou musulman. Dialogue* (Seuil, 2017).

› d.horvilleur@mjlf.org

mais là-bas, il est dans cette distance et il nous a donné la responsabilité d'agir dans le monde, ce qui fait de nous des êtres adultes, non des enfants vulnérables qui s'en remettent à un Dieu justicier. Le Talmud se développe dans un contexte particulier, après la destruction du Temple ; c'est une théologie de la brisure ; il y a une prise en compte de la catastrophe, de la faille dans notre histoire, quelque chose qui nous oblige à nous reconstruire autrement. Que fait-on avec cette brisure, avec cette apparente absence du divin ? La théologie de la résilience implique, pour pouvoir se redresser, une prise de responsabilité. Il y a aujourd'hui une compétition victimaire : j'ai mal, cela me donne des droits ; beaucoup se complaisent dans cette formule d'anti-résilience, avec l'idée que tout à coup, un Dieu interviendra ou bien que je serai le bras armé d'un Dieu extrêmement puissant qui attend que j'agisse en son nom dans le monde, comme un fils fidèle et soumis.

**Revue des Deux Mondes – Que traduit cette apparente absence du divin ?**

**Delphine Horvilleur** Quand je pense à l'absence du divin, je me rappelle mon expérience universitaire à Jérusalem. J'ai découvert un jour sur un mur de l'université un tag : « Dieu est mort, signé Nietzsche – Nietzsche est mort, signé Dieu » ! Notre société s'est construite depuis les Lumières sur cette idée d'absence du divin ; nous avons l'habitude de raconter notre histoire comme une rupture totale entre la pensée religieuse où Dieu est présent et la pensée moderne où Dieu est absent. Je crois que ce n'est pas vrai. Le propre de toutes les pensées mystiques religieuses est de dire que Dieu est absent. Des sources religieuses nous permettent de penser l'absence de Dieu, seulement ce ne sont pas les sources normatives ni celles que chérissent les fondamentalistes. Le fondamentalisme, c'est cette tentation idolâtre d'un Dieu hyperprésent. Dans la tradition, il y a une capacité à gérer l'absence – pas seulement de Dieu, l'absence tout court. La pensée religieuse répond à la question existentielle fondamentale : comment vivre avec le deuil, avec le manque, avec

l'imperfection ? Énormément de rites racontent la tentative de vivre avec le vide, avec la faille. Dans le judaïsme, quand on se marie, on casse un verre : on scelle une alliance et on brise quelque chose ; par ce geste, on raconte au couple et au foyer en devenir qu'il ne vivra pas dans la complétude, qu'il lui faudra être capable d'évoluer avec les failles, avec ce qui ne sera pas réparable.

Nous vivons dans un monde rempli de brisures, de manque et de vide. Il est tentant de vouloir tout colmater par une formule monolithique : voilà ce que ma religion dit, voilà ce que Dieu veut, voilà ce qu'il faut faire, voilà de l'indubitable.

**Revue des Deux Mondes – L'être humain se fourvoie-t-il en pensant qu'il peut être réparé ?**

**Delphine Horvilleur** Disons qu'une réparation ne peut être une aspiration à combler les failles ! Une religiosité vivante est une identité dans laquelle il y a du jeu : l'espace permet que quelque chose bouge. Aujourd'hui, de nombreux discours religieux hypertraditionnels éliminent le jeu et même le « je ». Le sujet n'existe plus puisqu'il n'est qu'un élément fondu dans le « nous », qui l'absorbe et le dissout. Ce qui m'intéresse depuis quelques années, et ce fut le sujet de mon avant-dernier livre, *Comment les rabbins font les enfants* (2), c'est la présence si forte dans notre société de deux discours que tout semble opposer : celui d'autonomie absolue d'une génération post-soixante-huitarde, qui ne voudrait rien transmettre à la génération suivante, qui considère, de façon un peu caricaturale, que tout ce qu'on impose d'un point de vue rituel et identitaire est une aliénation. Et de l'autre des jeunes de la génération suivante qui me disent « j'ai été élevé par des parents qui ne m'ont inscrit dans rien, je suis juif parce que mes parents le sont, je ne sais pas du tout ce que cela veut dire » ; cette « insoutenable légèreté de l'être », pour emprunter la formule de Milan Kundera, vous met dans une situation de véritable inconfort, vous évoluez sans bagage, ou avec des bagages vides. De l'autre côté, nous avons le discours religieux fondamentaliste : « La seule fidélité à tes origines est une reproduction à l'identique de

ce qu'était le modèle ancestral. Tu appartiens à ce nous collectif dans lequel tu te fonds, qui a des limites et des frontières très strictes. » Ce discours-là nous invite à être fidèle, surtout pas à nos parents mais à nos arrière-arrière-grands-parents. On s'invente un modèle des origines qui est généralement une pure fiction historique.

**Revue des Deux Mondes – L'orthodoxie serait-elle une pure fiction par rapport à la tradition juive ?**

**Delphine Horvilleur** La tradition « authentique » a bien été inventée quelque part : elle est datée d'un certain siècle, elle a surgi dans un contexte historique particulier. Beaucoup me disent que le judaïsme libéral que je leur propose est influencé par l'Occident, par le mode de vie américain, par la pensée libérale. C'est vrai et c'est faux. Mais pourquoi lorsqu'un homme se promène habillé comme en Europe de l'Est au XVII<sup>e</sup> siècle, personne ne dit qu'il est sous influence polonaise ou ukrainienne ? Même chose pour l'islam : on va dire que l'islam libéral est influencé par l'Occident, mais quand il s'agit d'un islam wahhabite, personne n'avance l'argument de l'influence. Chaque génération ne fait que s'inventer par rapport à la précédente, dans un héritage partiel de ce qui nous a été transmis. Il faut suffisamment « appartenir » pour pouvoir « à part tenir ». On ne peut pas « à part tenir » s'il n'y a pas eu dans notre construction identitaire quelque chose qui nous a reliés à du plus grand que nous – c'est le sens du mot « religieux ». Il faut être suffisamment chargé et alourdi pour pouvoir naviguer. J'ai toujours le souvenir du geste de bénédiction de mon grand-père rabbin. Ce geste d'appuyer fort sur la tête d'un enfant peut être interprété de plusieurs façons : « mon enfant, ne bouge pas de là, reste là » ; ou à l'inverse, « quelque chose fait poids et chargé du poids de ce que les générations ont traversé, tu voyageras plus loin et différemment ». La vraie fidélité à une tradition est bien souvent, comme le disait Jacques Derrida, une infidélité. Une infidélité fidèle ou une fidèle infidélité : pour être fidèle à notre tradition, il faut, partiellement, lui faire violence. Tous nos

modèles religieux racontent cela : Abraham quitte le monde de ses parents, comme tous les prophètes s'en vont, y compris Mahomet. On croit que le discours religieux est un discours de permanence et de continuité, on oublie qu'il est toujours fondé sur une rupture et une critique par rapport à ce qui existait.

**Revue des Deux Mondes – Il s'agit davantage d'étudier une tradition et de la questionner que de croire. Est-il nécessaire de croire en Dieu ?**

**Delphine Horvilleur** La vérité est que non. Cela ne veut pas dire que Dieu est complètement sorti de l'équation. Ce que disent nos textes est que Dieu se moque de savoir si on croit en lui. C'est là où la pensée juive est très différente du christianisme ; elle n'est pas fondée sur la foi, vous pouvez croire ou non, ce n'est pas le problème de Dieu.

**Revue des Deux Mondes – Quel est alors le « problème » de Dieu ?**

**Delphine Horvilleur** Il existe une légende rabbinique qui fait dire à Dieu : « Vous pouvez m'abandonner à condition de ne pas abandonner ma Torah. » Les hommes doivent conserver un lien avec le Livre, qui n'est pas juste l'objet, mais un rapport au texte, à l'exégèse et à l'interprétation continue. C'est comme si Dieu nous avait laissé des traces. La question n'est pas de croire en la personne qui a marché, mais de raconter une histoire à partir de ces traces. La clé d'une tradition religieuse vivante, c'est que le texte continue de parler : à chaque fois que quelqu'un le commente, il le fertilise, et le fait sur-vivre.

**Revue des Deux Mondes – Que trouvez-vous dans la Bible qui résonne avec le monde contemporain ?**

**Delphine Horvilleur** Les permanents des thématiques bibliques sont liés à la résilience. Dieu intervient souvent à la manière d'un bon psy : « Il vient de t'arriver cela, que vas-tu en faire ? » Le passage le plus

emblématique est à mon sens celui d'Abel et Caïn. Caïn est le premier enfant de l'humanité; il a un petit frère. Un jour, les deux enfants font une offrande à l'Éternel; l'offrande d'Abel est acceptée, pas celle de Caïn. Nous sommes face à la perception d'une injustice insurmontable. Caïn a le visage qui s'affaisse. Dieu intervient: « Pourquoi ton visage est-il affaissé? Si tu cherches le bon, tu vas te relever. » C'est la possibilité de la résilience qui est formulée: « Si tu ne te mets pas en quête de verticalité, le péché ou la faute te guette. » Ce verset résonne incroyablement aujourd'hui: existe-t-il une possibilité de se relever, d'accéder à la parole, d'engager autrement notre relation à l'autre et au divin? La question de la responsabilité est présente dès la Genèse avec Caïn: « Suis-je le gardien de mon frère? » On ne sait pas ce que cette question veut dire. On peut la lire comme une question naïve, rhétorique, accusatrice ou comme une question qui hantera le récit biblique et peut-être nos vies. Que signifie être le gardien de son frère sans l'infantiliser? Cela définit une éthique et une exigence à l'égard de son prochain.

« Tu aimeras ton prochain comme toi-même », entend-on ici et là mais le texte extrait du Lévitique dit: « Tu seras capable d'adresser des reproches à ton prochain, tu ne porteras pas sa faute et alors tu aimeras ton prochain comme toi-même. » L'amour du prochain n'est pas inconditionnel, il dépend de notre capacité à parfois lui adresser des reproches, à ne pas taire ce dont nous sommes témoin dans son engagement à engager sa responsabilité comme nous engageons la nôtre. Peut-être alors nous pourrions l'aimer comme nous-même. Il est absurde de dire que la Bible ou le Coran ne sont qu'amour. Il est tout aussi absurde de prétendre qu'ils ne sont que violence. On y trouve l'un et l'autre. Quiconque est en charge de transmission doit donc interroger la façon dont il engage sa responsabilité dans la lecture du texte pour en faire une lecture de vie et non une lecture mortifère.

**Revue des Deux Mondes – C'est beaucoup plus compliqué...**

**Delphine Horvilleur** Exactement! Le propre d'un cheminement d'exégèse est d'être inconfortable. Les gens s'imaginent habiter un seul monde, mais nous passons notre temps à être entre des mondes. « Entre des mondes » en hébreu a donné naissance au mot *bina*, qui veut dire « intelligence ». En hébreu « intelligence » s'écrit « entre deux ». Habiter un seul monde est un appauvrissement de pensée. Tout, dans l'histoire juive, raconte la quête de l'entre-deux. La fête de Pourim est très influencée par la Perse antique. À Pessah, on mime un symposium gréco-romain pour raconter une histoire juive; à Hanouka, on relate l'histoire de notre rencontre avec la Grèce... Chaque fête raconte qui j'ai rencontré, par où je suis passé, par qui j'ai été influencé.

D'où l'absurdité du discours de pureté ou du discours religieux hypertraditionnel pour lequel la clé de la longévité est l'immobilisme.

**Revue des Deux Mondes – Emmanuel Macron a récemment demandé aux autorités religieuses de discuter de questions comme celle de la procréation médicalement assistée (PMA). Est-ce leur rôle ?**

**Delphine Horvilleur** La religion doit s'impliquer dans la vie de la société. C'est ce que je fais par l'intermédiaire de *Tenou'a*, la revue trimestrielle de pensée juive que je dirige. Les thématiques et les orientations que nous prenons sont systématiquement celles de la société: l'écologie, la COP21, le féminisme, l'homosexualité, les migrants, l'accueil de l'autre, etc. Il n'y a pas une réponse juive à telle ou telle problématique. Sur la PMA, nous sommes prêts à participer au débat en y apportant l'héritage de la sagesse juive. Nous réfléchissons à ce désir de parentalité: qu'est-ce qu'être parent? Quelle est la responsabilité de la société dans la transmission? Sur d'autres sujets, nous avons déjà des positions plus affirmées. Sur l'homosexualité, par exemple: dans ma synagogue, le Mouvement juif libéral de France, il y a une politique affichée d'inclusivité. Quand on s'engage dans une pensée religieuse critique, on est obligé de remettre en question ses héritages pour les replacer dans un contexte nouveau. Aujourd'hui la place des



femmes ou des homosexuels n'est plus la même dans la société, il est évident qu'il faut prendre en compte la réalité de vie des gens qui fréquentent nos institutions religieuses.

C'est plus difficile dans le monde orthodoxe, écrasé sous le poids d'une jurisprudence religieuse.

Aux États-Unis, il est coutumier d'entendre les rabbins prendre part au débat politique à travers leurs sermons ou leurs écrits. En France, nous sommes plus frileux : certains pensent que c'est une violation du contrat de laïcité. La voix religieuse dans le débat public est souvent le reflet du plus terrible conservatisme, de l'immuable et de l'inchangé ; là on l'on parle de mouvement, de renouveau et de créativité. Depuis quelques décennies, il y a aussi une forme de « dés-intellectualisation » du *leadership* religieux. Le franco-judaïsme est l'héritier d'un modèle où s'exprimaient à l'intérieur de la synagogue des voix érudites issues de formations académiques classiques. Quelque chose s'est perdu. La « dés-intellectualisation » se manifeste aussi par le manque ou l'absence de dialogue entre l'université et la synagogue. Aux États-Unis par exemple, très souvent le vendredi soir, les rabbins invitent un professeur de Talmud ou de pensée juive de l'université ou un historien du judaïsme à prendre la parole. Il n'y a rien de tel en France.

**Revue des Deux Mondes – Dans *Des mille et une façons d'être juif ou musulman* est abordée la question de la laïcité. Comment cette laïcité a-t-elle été vécue par les juifs en France au fil des années et comment la vivent-ils aujourd'hui ?**

**Delphine Horvilleur** Je crois que les juifs de France ont vécu, et vivent encore, une véritable histoire d'amour passionnelle avec la laïcité. Il en sont très reconnaissants à l'égard de la France. La laïcité est un cadre juridique qui laisse une liberté à l'intérieur de l'espace pour qu'il ne soit pas saturé par la croyance des communautés. C'est une invitation et une possibilité pour tout individu de penser contre lui-même, contre son groupe d'appartenance et contre son ancrage de naissance.

**Revue des Deux Mondes – Est-ce pour cela que vous vous désignez comme un « rabbin laïque » ?**

**Delphine Horvilleur** Peut-être. La laïcité, c'est cette idée que le « nous » ne pourra plus se substituer au « je », que le sujet pourra se décrocher de la première personne du pluriel pour reprendre ses pleins droits de sujet. Aujourd'hui le « je » est souvent habilement faussé : l'illustration la plus subversive est le discours de certaines « féministes musulmanes » : « Je suis libre de porter le foulard. » C'est tout à la fois vrai et faux. Nous sommes dans un pays laïque où les femmes peuvent s'habiller comme elles l'entendent dans l'espace public. Mais, là où il y a, à mon sens, une certaine malhonnêteté (qui n'est pas explorée), c'est que, dans le discours de nombreuses « féministes musulmanes », se lit en filigrane une pensée critique à l'égard de la République et de sa force d'aliénation, mais rien à l'égard de leur tradition religieuse et de la façon dont elle a piétiné le droit des femmes pendant des centaines d'années. Il n'y a aucun problème à ce que des femmes revendiquent un rite comme étant un élément de leur accession au statut de sujet, à condition qu'elles soient capables de commencer ce travail par une vraie exploration critique du patriarcat religieux, ce que l'on n'entend pas toujours.

J'aspire à ce qu'on entende davantage de femmes, musulmanes, juives et chrétiennes, revisiter les textes et exercer une pensée critique à l'égard de leur tradition religieuse.

Comme rabbin, je pense que le texte n'a pas fini de parler. Ce n'est pas parce que la cacherout (le code alimentaire), la tête couverte ou la pratique du shabbat voulait dire telle chose pour mes ancêtres que je vais le traduire nécessairement de la même manière.

**Revue des Deux Mondes – Que pensez-vous du parallèle entre porter la kippa dans l'espace public et porter le voile ?**

**Delphine Horvilleur** C'est un parallèle erroné : ce qu'est censé raconter la kippa, c'est l'idée qu'il existe au-dessus de soi un transcendant. C'est un symbole d'humilité qui n'est pas une loi, qu'on peut tout à fait

ne pas porter, qui n'est pas imposé par un ordre masculin : c'est toute la différence avec le voile, qui est imposé aux femmes pour marquer la préséance d'un ordre masculin et qui marque leur « petitesse » par rapport à l'homme et non par rapport à Dieu. Mais je ne veux pas donner l'impression d'enfermer la tradition musulmane ou juive. Rien n'est figé. Il faut permettre qu'émerge un autre discours, même sur le voile.

**Revue des Deux Mondes – Quelle réponse un rabbin peut-il apporter face à l'antisémitisme ?**

**Delphine Horvilleur** La question de la résilience est omniprésente dans ce que j'enseigne : comment fait-on pour ne pas se laisser enfermer dans un statut victimaire ? Ce n'est pas toujours simple. Les juifs se sont sentis très seuls ces dernières années, après la tuerie à l'école juive de Toulouse en 2012 et plus récemment après le meurtre de Sarah Halimi en avril dernier. Pour certains de nos concitoyens, encore aujourd'hui, l'antisémitisme est un problème de juif. Or, ce n'est pas le problème des juifs, c'est le problème de la nation. C'est rassurant pour certains de s'imaginer que « cela n'a rien à voir avec nous » ou que c'est de l'importation du conflit israélo-palestinien, bref, toutes ces modalités explicatives qui permettent un peu de s'en laver les mains. Quand une société vit une crise existentielle, qu'il y a des deuils à faire, vous pouvez être sûr qu'immédiatement la rhétorique antisémite reprend de la force. D'ailleurs, on reproche souvent aux juifs et aux femmes la même chose : être un élément de contamination du groupe, qui va en perturber le caractère hermétique. Cette menace de l'impureté est renforcée dans les temps où le groupe n'est plus vraiment capable de dire ce que sont ses frontières. Il y a une angoisse de la porosité dans notre société : l'Europe, la mondialisation... Quelle est la frontière ? Qu'est-ce qui est « moi » et qu'est-ce qui ne l'est pas ? Cette angoisse va toujours de pair avec l'antisémitisme, car le juif incarne l'ouverture du groupe au-delà de lui. Il ne faut donc pas s'étonner que cela rejaillisse en permanence.

### Revue des Deux Mondes – Y a-t-il un nouvel antisémitisme d'origine arabo-musulmane ?

**Delphine Horvilleur** Ce qui est sûr, c'est que le conflit israélo-palestinien a bon dos. On fait comme si c'était l'origine des tensions et de la haine actuelle, alors qu'il existe une histoire complexe, faite parfois d'intimité et de proximité, parfois de conflits et de tensions, d'expulsions... Dans les sociétés arabes aussi, en bien des circonstances, la figure du juif a servi à renforcer le caractère hermétique de la société. En se débarrassant des juifs, ou en les plaçant hors du groupe, on s'est imaginé qu'on allait consolider des frontières menacées par une déliquescence ou quelque chose d'impropre.

### Revue des Deux Mondes – Les juifs se sentent-ils menacés ?

**Delphine Horvilleur** Oui, cela s'est traduit par un renforcement communautaire, un réflexe de solidarité de groupe qui peut se comprendre. Dans ces situations, et particulièrement après la mort d'Ilan Halimi, de Sarah Halimi et après la tuerie à l'école juive de Toulouse, le sentiment de ne plus savoir à qui faire confiance est très présent. Tout à coup, on se replie sur la zone de confiance.

Certains se sont rapprochés de la synagogue pour des raisons sociologiques : retrouver un sens de la communauté, au sens noble du terme ; d'autres avec une quête religieuse plus traditionnelle ; d'autres encore reviennent aux rites. Il est difficile de savoir si cela est lié à un sentiment d'insécurité de la communauté juive ou si c'est un phénomène plus partagé de retour au rite. On observe que toute une nouvelle génération pense que le judaïsme ou l'authenticité juive passe d'abord par la pratique, par le fait de manger casher, de faire shabbat, etc. Le rite a une puissance sociologique, il stimule la réflexion.

Dans le judaïsme, le rite le plus emblématique est la mézouza, ce petit boîtier posé sur la porte. On est incapable de passer d'un espace à un autre sans marquer ce passage, comme s'il fallait une conscience

de la traversée et que l'humanité avait besoin de marquer les zones liminales. Il y a l'avant et l'après, il y a celui qu'on était et celui qu'on est devenu : je vais quelque part, quelque chose en moi est mort et quelque chose en moi est né.

Lors de Yom Kippour, par exemple, d'une certaine manière, on fait semblant de mourir. Pendant vingt-quatre heures, on ne mange plus, on ne boit plus, on n'a plus de conversation, on est traditionnellement habillé d'un linceul... On joue au mort. On ne peut pas commencer l'année si quelque chose en nous n'est pas mort. À la clé, il y a une renaissance et une transformation : cela va pouvoir continuer parce que cela s'est interrompu.

**Revue des Deux Mondes – Y a-t-il un renouveau du fondamentalisme religieux juif en France ?**

**Delphine Horvilleur** Ce qui a le vent en poupe, dans toutes nos religions, c'est une théologie de l'indubitable, c'est-à-dire des gens qui sont en quête d'une certitude. D'autres sont prêts à faire dialoguer le doute avec leur pratique religieuse. Des gens issus de familles où l'on ne mangeait pas du tout casher me disent aujourd'hui qu'ils ont une vraie pratique de la cacherout ; ils y introduisent une réflexion écologique ou de conscience spirituelle et citoyenne. Ces personnes sont éloignées de la pensée fondamentaliste traditionnelle où l'on fait sans se poser de questions.

**Revue des Deux Mondes – Cela interroge-t-il aussi l'abattage rituel et la souffrance animale ?**

**Delphine Horvilleur** Le sujet n'est pas souvent mis en avant dans le discours synagogal en France. Le principe de l'abattage rituel est de minimiser la souffrance animale. C'est au cœur du texte. Dans les faits, on le sait, ce n'est pas toujours le cas et cela pose question. Dans la pensée juive américaine progressiste, il y a un vrai questionnement à ce sujet sur la marge de manœuvre et les conditions légales

de l'abattage rituel. En France, où nous avons une pensée religieuse plus conservatrice, on ne s'est pas encore engagé sur ces questions. Et puis, il faut aussi reconnaître que les plus virulents dénonciateurs de l'abattage rituel n'ont pas toujours des intentions très « casher ».

**Revue des Deux Mondes – Pourquoi le consistoire en France est-il majoritairement conservateur ?**

**Delphine Horvilleur** Il y a un héritage historique. Napoléon a mis en place, il y a plus de deux siècles, une structure centralisatrice. Il voulait avoir un interlocuteur auprès de la communauté juive. Cette formule, que les juifs ont acceptée et qui était un gage d'émancipation à l'époque, a eu comme effet de ruiner la possibilité d'un pluralisme véritable des voix juives en France. Si l'autorité vous demande de parler d'une seule voix, il faudrait, en principe, faire en sorte que cette voix parle au nom de tous les juifs de France. Dans les faits, ce n'est pas le cas : de nombreux juifs ne se reconnaissent pas dans la voix consistoriale, ne se sentent pas représentés ou sont même rejetés par cette structure dite représentative. On reste dans un modèle centralisé fortement influencé par la hiérarchie cléricale, marqué par la trace du catholicisme, dans laquelle nous vivons. J'ai l'habitude de dire, sur le ton de la plaisanterie, que le judaïsme français est assez catholique et que le judaïsme américain est plutôt protestant : il n'y a pas là-bas de « clergé » rabbinique qui représente le groupe. Dans le judaïsme français, au contraire, on a créé une situation paradoxale car le judaïsme n'a jamais parlé d'une voix monolithique : le propre du Talmud est que les rabbins débattent et ne sont pas d'accord entre eux. Une voix ne l'emporte pas sur les autres ou, quand elle l'emporte, on s'efforce de ne jamais gommer les voix minoritaires légitimes. Ici, on fait parler une voix orthodoxe, et parfois même ultraorthodoxe, ou en tout cas influencée par l'ultraorthodoxie juive, et on fait comme si les autres voix du groupe étaient illégitimes.

**Revue des Deux Mondes – Personne ne peut se prévaloir d'une quelconque représentativité. C'est tout le paradoxe...**

**Delphine Horvilleur** C'est le gros malentendu du dialogue interreligieux aujourd'hui. Lorsque Rachid Benzine, Abdennour Bidar ou moi-même, qui portons un discours plutôt « libéral », sommes invités à un dialogue interreligieux, on nous demande souvent « êtes-vous représentatifs? ». Mais on ne pose pas la question à mes collègues « barbus »! Nos traditions ont toujours parlé par des voix plurielles et cette diversité est plus que jamais nécessaire. Le dialogue interreligieux ne doit pas avoir peur de mettre les pieds dans le plat et doit accepter qu'on ne se comprenne pas toujours. Un exemple: quand un chrétien utilise le mot « foi », je n'ai aucune idée de ce qu'il veut dire. Quand un musulman utilise le mot « soumission », je ne suis pas sûre de bien comprendre ce qu'il entend par là. Cet effort de traduction manque dans la formation des prêtres, des rabbins ou des imams.

J'ai eu la chance de suivre une formation rabbinique aux États-Unis, où l'accent était mis sur la religion comparée. Quand on étudiait l'islam, on souhaitait que nous fassions l'expérience de nous prosterner lors des prières, ce que les juifs ne font pas du tout! Quand on a étudié le catholicisme, on nous a demandé de nous agenouiller. Ce voyage-là, loin d'être orthodoxe, est la chose la plus intéressante qu'il m'ait été donné d'étudier. Non pas parce que j'ai appris un peu plus de choses sur l'islam ou sur le christianisme mais parce que, quand je suis revenue chez moi et que j'ai prié debout, cela m'a permis de comprendre quelque chose sur ma propre tradition, que je n'avais pas compris avant de visiter la maison voisine.

1. Delphine Horvilleur et Rachid Benzine, *Des mille et une façons d'être juif ou musulman. Dialogue*, Seuil, 2017.

2. Delphine Horvilleur, *Comment les rabbins font les enfants. Sexe, transmission et identité dans le judaïsme*, Grasset, 2015.